

128 F. 261

LA

VEUVE DU SOLDAT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

DE M. E. THÉAULON,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR :

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR MM. LES COMÉDIENS
ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 11 JANVIER 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

268

PARIS,

Chez { DUVERNOIS, libraire, cour des Fontaines, n° 4,
et Passage de Henri IV, n° 10, 12 et 14.
SÉTIER, libraire, cour des Fontaines, n° 7.

~~~~~

**1825.**

132702-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

---

|                                                                   |                          |
|-------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| M. DUREMONT, riche propriétaire, notaire<br>d'un village. . . . . | M. DORMEUIL.             |
| CÉCILE, sa fille, . . . . .                                       | M <sup>lle</sup> FLEURY. |
| LOUISE, veuve du fils de Duremont. . . .                          | M <sup>me</sup> NUMA.    |
| RAYMOND, Avocat. . . . .                                          | M. PERRIN.               |
| SYLVESTRE, Clerc de Notaire. . . . .                              | M. LEGRAND.              |
| PAUL, fils de Louise, âgé de 5 ans . . . .                        | M. JOLY.                 |
| AMIS DE DUREMONT.                                                 |                          |

*La scène est dans un village de France, en 1825.*



157

Les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur  
seront réputés contrefaits.



# VEUVE DU SOLDAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le théâtre représente une place de village ; d'un côté, à gauche de l'acteur, la maison de M. Duremont décorée des marques du notariat, de l'autre une auberge. Un banc au milieu du théâtre.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVESTRE seul, sortant de la maison.

Oh ! Dieu ! quelle nouvelle ! mon cousin Raymond arrivé dans ce pays !... au fond du Limousin ! lui que j'ai vu à Paris, ... dans le voyage que j'ai fait l'an dernier, et qui était lancé dans tous les plaisirs de la grande société : ... voyons, achevons sa lettre. • D'après toutes ces raisons, mon cher cousin, (*S'interrompant*) par exemple, s'il appelle ça des raisons... (*I. 'it.*) D'après toutes ces raisons, tu vois qu'il est très-prudent, avant de me présenter chez la famille de celle que je vais épouser... que tu me donnes sur son compte des renseignements qui régleront ma conduite ; et je t'attends à l'auberge où je suis descendu hier soir fort tard. » Ainsi, il est clair qu'il vient ici pour se marier ; ... parbleu, j'en suis enchanté ; ... mais qui diable vient-il épouser ?... la nièce du Receveur peut-être ! cette jolie petite brune, ... ou peut-être bien la fille du Maire ; cette grande belle blonde.... qui réunit toutes les grâces de l'arrondissement ; ... c'est un fameux parti, ... et si je n'aimais pas la fille de M. Duremont, mon notaire, ... c'est à elle que j'aurais donné la préférence... Mademoiselle Cécile n'est peut-être pas tout-à-fait aussi riche ; mais pour le sentiment, ... oh ! Dieu ! et pour

les vertus, elle est au-dessus de toutes les demoiselles de l'arrondissement.

AIR : *Vaudeville de l'Homme-fossile.*

Pour la sagesse et pour les mœurs,  
Comme pour l'esprit et la grâce,  
En vain on veut chercher ailleurs  
Une femme qui la surpasse.  
Cette rose, noble ornement,  
Qui rend une fille si fière,  
Cécile l'obtiendrait vraiment ;  
Mais dans notre département  
On ne vit jamais de rosière !

Vrai, cette institution nous manque, ... et si je deviens jamais adjoint du Maire...

## SCÈNE II.

RAYMOND, sortant de l'auberge, SYLVESTRE.

RAYMOND.

En vérité, mon cher cousin, tu n'es guère empressé.

SYLVESTRE.

Pardonne, j'étais là, à me parler de toi ; et ça faisait que je t'oubliais... Me trouves-tu grand ?... regarde mes manches, ... (*Montrant ses manches qui sont très-courtes.*) croirais-tu qu'il n'y a que six ans que j'ai cet habit ? c'est mon habit d'étude.

RAYMOND.

Mon pauvre cousin, tu es toujours le même.

SYLVESTRE.

Merci, cousin... Ah ! ça, dis donc, tu viens donc ici pour te marier ?

RAYMOND.

Parle plus bas

SYLVESTRE.

Tiens, un mariage !... est-ce que ça ne se publie pas : tu ne sais donc pas comme ça se fait ;... on dit à tout le monde (*Criant.*) il y a promesse de mariage.

RAYMOND.

Oui, cela se publie, quand tout est convenu,... mais celui-ci ne se fera point, si je ne trouve dans la femme que je cherche, ces qualités réelles, ces vertus...

SYLVESTRE.

Oh ! pour ce qui est de ça, le village est bon, va !... il y a plus de vertus et d'innocence dans cette commune que dans les douze mairies de Paris.

RAYMOND.

Ah ! tu as fait cette observation, toi !...

SYLVESTRE.

Tu crois, peut-être, parce qu'on est limousin, qu'on n'est pas susceptible de faire des observations comme un autre ?

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Je préfère nos jeunes filles ;  
 Là bas elles sont plus gentilles ;  
 Mais pour le bonheur des époux,  
 Elles sont plus sages chez nous.  
 Je préfère encore nos femmes ;  
 Mais je le dis, sans épigrammes,  
 On a toujours cité Paris  
 Pour la qualité des maris.

RAYMOND.

Apprends donc, mon cher cousin, que mon oncle Duclos de Nevers m'écrivit à Paris, il y a deux mois, de me rendre sur-le-champ dans ce village, pour terminer avec une jeune et riche héritière un mariage qu'il avait projeté depuis long-temps.

SYLVESTRE.

Et tu as mis deux mois pour venir?... il paraît que la diligence ne va pas vite sur cette route.

RAYMOND.

Je refusai d'abord de consentir à cette union ;... mais tu connais la sévérité de mon oncle :... dans sa dernière lettre il menaçait de me deshériter, ... et, le croirais-tu !... il avait la cruauté de me reprocher le remplaçant qu'il a payé pour moi, il y a deux ans.

SYLVESTRE.

Comment, il t'a reproché!... c'est donc un turc que notre oncle!... mais, au fait, pourquoi n'es-tu point parti pour l'armée puisque tu étais tombé au sort?

RAYMOND.

Je ne me sentais aucune vocation pour le métier des armes.

SYLVESTRE.

C'est comme moi, ... quand je tirai au sort; seulement de mettre la main dans le sac, ... il me semblait que j'entendais siffler les balles... frrr... frrr...

RAYMOND.

C'est que tu es un poltron!... et moi, si je n'aimais pas l'état militaire, c'était par goût pour le barreau.

SYLVESTRE.

Tiens, est-ce que tu crois que je n'ai pas du goût pour le barreau aussi? j'aime mieux être premier clerc de notaire, que lieutenant en second;... il y a plus de profit d'abord, et puis ce n'est pas si casuel.

RAYMOND.

Pour moi, je suis fier de la profession que j'exerce.

SYLVESTRE.

Et moi donc!...

RAYMOND.

AIR : *Du pot de fleurs.*

Si le noble métier des armes  
Assure d'immortels succès,  
On a pu voir, dans nos alarmes,  
S'illustrer le barreau français :  
Dans les dangers les plus notoires  
Nos magistrats ont montré leur grand cœur :  
La justice a son champ d'honneur,  
Et l'éloquence ses victoires.

SYLVESTRE.

Enfin, tu t'es donc décidé à obéir à notre oncle?

RAYMOND.

J'arrive pour cela, ... tout est arrangé secrètement, m'a-t-il écrit, ... et je n'ai qu'à me présenter, pour rece-

voir, des mains de son vieil ami, une femme charmante et une dot de quatre-vingt mille francs.

SYLVESTRE, *surpris*.

Quatre-vingt mille francs!... je ne connais aucune fille dans le village d'une dot aussi prépondérante.

RAYMOND.

Comment, tu ne devines pas?

SYLVESTRE.

La fille du Maire, qui est la plus riche, n'aura que cinquante mille francs, à cause du malheur qui lui est arrivé l'an dernier.

RAYMOND.

Quel malheur?

SYLVESTRE.

La nature lui a donné un frère, au moment où M. le Maire s'y attendait le moins.

RAYMOND, *riant*.

Ah! ah! eh bien! celle que je vais épouser, n'a quatre-vingt mille francs de dot, que parce qu'elle a perdu son frère à l'armée.

SYLVESTRE, *stupéfait*.

Son frère!... à l'armée!...

RAYMOND.

Quoi!... tu n'y es pas encore?

SYLVESTRE, *à part*.

Dieu! tout mon corps a frissonné... (*Haut*) Serait-ce par hasard?...

RAYMOND.

Eh! parbleu!... la fille de ton notaire, la charmante Cécile.

SYLVESTRE.

Soutiens-moi, mon cousin, ... je ne me trouve pas bien.

RAYMOND, *la soutenant*.

Eh bien!... qu'as-tu donc?... Sylvestre, Sylvestre!...

SYLVESTRE.

Un peu d'eau de cologne, si tu en as.

RAYMOND.

Tiens, voici mon flacon... (*Il le lui fait respirer.*)

SYLVESTRE, *presqu'évanoui.*

Est-ce de la véritable?... *Farina*, pas vrai?... trente sols le rouleau;... ah!... ah! voilà que je reviens,... c'est efficace... l'eau de cologne.

RAYMOND.

Mais qu'est-ce donc qui t'a pris tout d'un coup?

SYLVESTRE.

Rien!... c'est le grand air, vois-tu, ... et puis, le matin à jeun, ... car je suis à jeun, pour que tu le saches... (*A part.*) Ah! Dieu!... qui pouvait s'attendre à cela!

RAYMOND.

Ah! tu n'as pas déjeûné!... que ne parlais-tu plutôt? viens, nous acheverons de nous expliquer à table.

SYLVESTRE.

A table?... de tout mon cœur, mon cousin. (*A part.*) Dissimulons mon chagrin jusqu'après le déjeûner.

RAYMOND, *regardant du côté de la maison de Duremont.*

Mais que vois-je?

SYLVESTRE.

Allons, voilà Cécile à présent; elle va lui tourner la tête, ... c'est sûr.

RAYMOND.

C'est apparemment là ma prétendue.

SYLVESTRE.

Oui, c'est la charmante Cécile... (*A part.*) Quelle situation pour un cœur sensible!

RAYMOND.

Mon oncle ne m'a pas trompé.

## SCENE III.

Les mêmes, CÉCILE.

(Elle sort de la maison; mais en voyant Sylvestre avec un étranger, Cécile remonte la scène.)

RAYMOND.

Air : *Inconstance et folie* (du Dragon).  
 Quelle aimable innocence !  
 Quel regard enchanteur !  
 Je sens battre mon cœur  
 D'amour et d'espérance.

SYLVESTRE, à part.

D'espérance !...  
 Ah ! quel moment  
 Pour un amant.

CÉCILE, bas à Sylvestre.

Montrez une conduite exacte ;  
 Venez, Monsieur.

SYLVESTRE, bas.

Dans un instant  
 Pour un acte  
 Monsieur m'attend.

RAYMOND, à part.

Quelle aimable innocence,  
 Quel regard enchanteur !  
 Je sens battre mon cœur  
 D'amour et d'espérance,  
 En vérité  
 De sa beauté  
 Je ressens déjà la puissance,  
 Et cet hymen que je craignais  
 A pour moi les plus doux attraits.

Ensemble.

SYLVESTRE, à part.

Quelle aimable innocence,  
 Quel regard enchanteur !

Ensemble.

Il sent battre son cœur  
D'amour et d'espérance.

En vérité  
De sa beauté

Il ressent déjà la puissance.  
Et cet hymen que j'attendais  
A pour lui les plus doux attraits.

CÉCILE, à part.

Ils sont d'intelligence :  
Quel est ce voyageur ?  
D'un œil plein de douceur,  
Il m'observe en silence.

En vérité  
Ma vanité

Pourrait se réjouir, je pense ;  
Nul étranger ici jamais  
Ainsi ne contempla mes traits.

(Ils sortent : Raymond salue Cécile, qui le lui rend en rougissant.)

## SCÈNE IV.

CÉCILE, seule.

Monsieur Sylvestre suit ce jeune étranger!... j'avais pourtant besoin de ses services;... je voudrais faire parvenir quelques secours à la veuve de mon frère, .. à cette pauvre Louise, ... dont il m'a si souvent parlé dans ses lettres, et que mon père ne veut pas reconnaître pour sa fille;... j'aurais tant de plaisir à la voir, à la consoler... Je sens là que je l'aimerais bien;... elle aimait tant mon frère!... et ses enfants: comme ils doivent être gentils, s'ils ressemblent au malheureux Paul! Mon père ne veut pas les appeler auprès de lui;... en vérité, je ne le conçois pas.

## SCÈNE V.

CÉCILE, DUREMONT.

DUREMONT.

Cécile, ... Cécile, ... où es-tu donc, mon enfant ? j'ai fait trois fois le tour du jardin pour te trouver : j'ai des choses importantes à te dire.

CÉCILE.

Et moi aussi, mon père.

DUREMONT.

Toi !... oh ! oh ! voyons, parle.

CÉCILE.

Oh ! non, parlez d'abord, (*en riant*) je suis plus curieuse que vous.

DUREMONT.

C'est possible !... apprends donc, ma chère Cécile, que par les arrangements de ma fortune, ta dot sera de 80,000 francs.

CÉCILE.

Tant pis, mon père.

DUREMONT.

Comment, tant pis ?... 80,000 francs, ma Cécile, c'est une belle dot.

CÉCILE.

Oui ; mais si mon pauvre frère n'était pas mort, elle ne serait que de la moitié, et me paraîtrait bien plus belle encore.

DUREMONT.

Ton frère vivrait que ta dot serait toujours la même, ... ne l'avais-je pas déshérité ?

CÉCILE.

S'il vivait, il eût obtenu son pardon.

DUREMONT.

Jamais.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*  
 L'honneur m'eût dit d'être sévère ;  
 Il m'eût prescrit de faire respecter  
 La noble puissance d'un père  
 A laquelle on ose attenter.  
 Oui, mes arrêts étaient irrévocables,  
 Il faut punir les rebelles enfans ;  
 Ce sont les pères complaisans  
 Qui font toujours les fils coupables.

CÉCILE.

La faute de mon frère n'est pas si grande.

DUREMONT.

Que dites-vous là, Mademoiselle ? se marier sans le consentement de son père, par la seule raison qu'on a vingt-cinq ans !

CÉCILE.

Mais il aimait celle qu'il a épousée.

DUREMONT.

Il l'aimait, ... il l'aimait ! ... la belle raison ! ... En vérité, Cécile, je ne conçois rien à votre langage ; ... car je vous connais bien, ... ce n'est pas vous qui voudriez vous marier contre mon gré. (*Avec plus de douceur.*) Tu es l'espoir de ma vieillesse, toi, ... ma seule consolation ! ... et je t'annonce que je vais te marier.

CÉCILE.

Qu'entends-je ?

DUREMONT.

Oui, ma Cécile ! ... cette affaire s'est négociée en secret, ... c'est aujourd'hui même que ton prétendu, le jeune Raymond d'Ambleville, doit arriver.

CÉCILE.

Ce pauvre M. Sylvestre ! ... lui qui espérait être mon mari.

DUREMONT.

Que dis-tu de Sylvestre ?

CÉCILE, *à part.*

Rien, mon père.

DUREMONT.

Il m'a semblé que tu avais prononcé son nom... Syl-

veste est un honnête garçon, qui m'est très-utile ;... il est un peu simple, ... mais, s'il continue à se bien conduire, je lui laisserai ma charge à ma mort ; car mon gendre, ton futur, est appelé par ses talens à marquer avec éclat dans le barreau français. C'est un charmant garçon ! je l'ai vu l'an dernier, chez son oncle, à Nevers ; et je suis bien assuré qu'il te plaira... ainsi, ma bonne Cécile, voilà qui est bien décidé, n'est-ce pas ?... tu épouseras le jeune Raymond, et tu n'as aucune répugnance pour ce mariage.

GÉCILE.

Non, mon père !.. (*A part.*) Ce pauvre M. Sylvestre !

DUREMONT.

Encore !... ah ! ça, décidément, tu as parlé de Sylvestre, ... est-ce que par hasard ?...

GÉCILE, *vivement.*

Oh ! non, mon père.

DUREMONT.

A la bonne heure ; car je ne plaisante pas sur ce chapitre, tu le sais !... et l'exemple de ton frère ... l'ingrat !... résister à mes volontés ; et, malgré mes ordres, épouser une femme sans nom, sans fortune.

GÉCILE.

Mon frère est mort, mon père !

DUREMONT.

C'est vrai, ... c'est vrai, ... malheureux enfant

GÉCILE.

Air : *Faut l'oublier.*

Au champ d'honneur, pour la patrie,

Il est tombé ; quel noble sort !

Mais si jeune trouver la mort...

Je pleurerai toute ma vie.

Ah ! s'il a commis quelque erreur, ...

Si vous dûtes être sévère,

Quand il causait votre douleur,

Il a tout effacé, mon père,

En expirant au champ d'honneur.

DUREMONT.

Oui, ... oui, ... sans doute ; mais...

CÉCILE, *caressante.*

Refuserez-vous de prendre des informations sur sa veuve?... sur ses pauvres enfans ?

DUREMONT.

Je veux ignorer toujours ce qu'ils sont devenus,... je ne verrai jamais cette famille,... mais, adieu, ma Cécile,... je vais faire les invitations pour la signature de ton contrat, et annoncer ce mariage à tout le monde.

*(Il sort par le fond à droite.)*

## SCÈNE VI.

CÉCILE, ensuite SYLVESTRE.

CÉCILE.

En vérité, mon père n'est pas raisonnable! vouloir me faire épouser ainsi, tout à coup, un homme que je n'ai jamais vu!... et ce pauvre M. Sylvestre, que va-t-il dire?... et quel chagrin il aura!

SYLVESTRE, *sortant de l'auberge en dansant.*

*Air : Vite, en avant deux.*

J'aime le bon vin,  
J'aime les fillettes;  
L'un me met en train  
Dès le grand matin :  
Aux autres, le soir,  
Blondes ou brunettes,  
Après mon devoir  
Je jette le mouchoir.

Amour,

Bacchus, tour à tour,

C'est la devise

Que j'ai prise;

Et, par-devant moi; par état,

Avec eux j'ai passé contrat.

J'aime le bon vin,

J'aime les fillettes, etc.

*(Il danse, et se trouve à la fin de l'air en face de Cécile.)*

CÉCILE.

Quand vous aurez fini, M. Sylvestre.

SYLVESTRE.

Ah ! pardon, mademoiselle Cécile, ... j'étais lancé.

CÉCILE.

Vous êtes bien gai, ce matin.

SYLVESTRE.

C'est vrai !.. mais je suis drôle, moi !... quand j'ai bien déjeuné, il m'est impossible d'avoir du chagrin :... j'ai beau me dire que je suis malheureux, que j'ai de la tristesse intérieurement .... c'est comme si je chantais ; la tristesse ne veut pas sortir, et la gaieté va son train.

CÉCILE.

Vous êtes cependant à la veille de perdre celle que vous aimez.

SYLVESTRE.

Parbleu, je le sais bien ;... est-ce que sans cela je serais si gai ?

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

SYLVESTRE.

Que c'est votre mariage qui est cause que je viens de faire un *extrà*, ... un déjeuner délicieux !... et du vin blanc qui m'a tapé sur les nerfs, au point que j'ai oublié que je trinquais avec votre prétendu.

CÉCILE.

Quel galimatias me faites-vous donc là ?

SYLVESTRE.

C'est pourtant bien clair !... ce Monsieur avec qui j'étais tout à l'heure ?... c'est lui qui doit vous épouser.

CÉCILE.

Comment, mon prétendu est arrivé ? déjà !

SYLVESTRE.

Vous l'avez vu.

CÉCILE.

Et vous le connaissez ?

SYLVESTRE.

Puisque c'est mon cousin-germain, un joli garçon qui tient de la famille, et qui vous rendra fièrement heureuse; vous pouvez vous en vanter; oh! Dieu! allez-vous être heureuse!

CÉCILE.

Êtes-vous fou?

SYLVESTRE.

Pardon, ... c'est que j'ai déjeuné.

CÉCILE.

Déjeuner avec votre rival! celui qui vient vous enlever votre maîtresse!

SYLVESTRE.

C'est comme à Paris: on déjeune toujours.

CÉCILE.

Au lieu de dire que vous le tueriez s'il persistait à m'épouser.

SYLVESTRE.

Le tuer!... mon pauvre cousin!... mon compagnon d'enfance; un honnête garçon qui m'estime; le tuer!... Je n'ai pas osé seulement lui dire que je vous aimais;... ça pouvait lui faire du chagrin à ce jeune homme.

CÉCILE.

Vous ne m'aimez donc plus?

SYLVESTRE.

Ah! peut-on faire une question comme celle-là!... Je vous aime, mademoiselle Cécile! je vous aime comme vous méritez d'être aimée, ... c'est-à-dire à l'adoration;... est-ce assez comme cela?

CÉCILE.

Eh bien, M. Sylvestre, si vous m'aimez, je vous ordonne de défendre à votre cousin de songer à ma main.

SYLVESTRE.

Et pourquoi fai faire cette défense à ce garçon?

CÉCILE.

Pourquoi!... parce que je le veux; et, puisqu'il faut vous dire tout, parce que votre cousin vient sans doute pour épouser ma dot, et que j'aime mieux vous épouser,

vous;... car je connais votre bon cœur !... et je suis bien sûre que vous consentirez à ce que nous rendions la moitié de cette dot à la veuve de mon pauvre frère.

SYLVESTRE.

Si j'y consentirai, Cécile,... oh ! Dieu !... Mais mon cousin est un bon enfant qui consentira tout comme moi.

CÉCILE.

Vous m'avez entendue;... je veux que vous défendiez à M. Raymond de prétendre à ma main.

SYLVESTRE.

Mais, encore une fois, ça va l'affliger!... Ah! si vous saviez comme l'amour l'a déjà fait souffrir; il vient de me conter son histoire en déjeunant... Oh ! c'est amusant les aventures;... je l'aurais écouté jusqu'à ce soir.

CÉCILE.

Oublier son amour pour un déjeuner ! et se montrer si gai, au moment...

SYLVESTRE.

Oh ! mais la gaité passera, Mademoiselle Cécile, et l'amour restera.

CÉCILE.

Vous m'obéirez.

SYLVESTRE

Puisque vous le voulez...

CÉCILE.

J'y compte, Monsieur.

(Elle rentre.)

## SCÈNE VII.

SYLVESTRE, seul.

Me voilà bien, moi!... être forcé de faire ce compliment à un parent tendrement aimé, et après avoir... Avec ça... que, d'après les bons renseignemens que je lui ai donnés, il est bien décidé à faire ce mariage... Oui, ... mais j'étais ici avant lui, et je vais lui parler d'importance... non, je suis trop jovial pour le quart-d'heure;... je lui parlerai

quand le chagrin sera revenu... Allons reprendre les minutes.  
(*Il rentre en chantant,*)

J'aime le bon vin,  
J'aime les fillettes, etc.

## SCÈNE VIII.

LOUISE, PAUL.

(*Les vêtemens de Louise sont ceux d'une simple villageoise ; ils sont en désordre, mais propres et décens : Paul marche auprès de sa mère.*)

LOUISE.

Air : *De Jeannot et Colin.*

Voici donc le village  
Où naquit mon époux ;  
Après un long voyage,  
Que ce moment est doux !  
Je vais voir son vieux père,  
Qui l'appelait ingrat ;  
Il entendra, j'espère,  
La veuve du soldat.

Mais, hélas ! s'il refuse  
De finir mes revers ;  
Si sa rigueur m'accuse  
Des maux qu'il a soufferts :  
Qu'il repousse la mère ;  
Mais son cœur, sans combat,  
Accueillera, j'espère,  
Les enfans du soldat.

PAUL.

Maman, j'ai bien chaud ; veux-tu me permettre de demander un verre d'eau dans cette maison ?

LOUISE.

Oui, mon fils.

PAUL, *allant à la porte de Duremont.*

Monsieur,... Monsieur,... s'il vous plaît.

SYLVESTRE, dans la maison.

Il n'y a rien, pour aujourd'hui.

PAUL, tristement.

Il croit que je demande l'aumône... (Il va de l'autre côté, à l'auberge.) Monsieur l'aubergiste, s'il vous plaît.

UNE VOIX, dans l'auberge.

Veux-tu bien t'en aller, petit vagabond.

PAUL, se réfugiant auprès de sa mère.

Oh! qu'ils sont méchants!... s'ils savaient que je suis le fils d'un soldat!...

LOUISE.

Pauvre enfant!... (Elle l'embrasse.)

## SCÈNE IX.

Les Mêmes; CÉCILE, sortant de la maison avec un petit panier rempli de fruits; ensuite RAYMOND, sortant de l'auberge avec un garçon qui porte une bouteille et un verre.

RAYMOND et CÉCILE, à la cantonade, chacun de son côté.

Air : De la petite coquette.

Vraiment c'est affreux!  
Et ce procédé m'étonne;  
Ah! { chez moi } je veux  
      { pour moi }  
Qu'on ne refuse personne.

(Allant vers l'enfant.)

Viens ici,  
Cher petit ami;...  
(Ils se voyent.)

Mais, ciel! ma surprise est extrême;

CÉCILE.

Ensemble. { C'est mon prétendu lui-même;  
                  { Le même soin l'amène ici.

RAYMOND.

Ensemble. { C'est ma prétendue elle-même;  
                  { Le même soin l'amène ici.

CÉCILE.

Par sa bonté noble et touchante,  
Vraiment monsieur Raymond m'enchanté ;  
Il est aimable, il est humain,  
Il vaut bien mieux que son cousin.

Ensemble.

RAYMOND.

Par sa bonté noble et touchante,  
Vraiment, ma future m'enchanté ;  
Et cet hymen, j'en suis certain,  
Doit embellir notre destin.

CÉCILE, à part.

Heureuse rencontre !  
Le hasard me montre  
Qu'il a très-bon cœur.

RAYMOND, à part.

Je sens à sa vue  
L'atteinte imprévue  
D'un charme vainqueur.

(A Cécile.)

Qu'il m'est doux cet heureux présage !

CÉCILE.

Hélas ! tant souffrir à son âge !

(A l'enfant, en lui présentant des fruits.)

Tiens.

RAYMOND, à l'enfant,  
Tiens... (Il le fait boire.)

CÉCILE.

Que cet enfant  
Est charmant !

LOUISE.

Leur cœur généreux  
A sa bonté s'abandonne ;  
Mais quel sort affreux,  
Hélas ! ici, m'environne !...

Ensemble.

RAYMOND et CÉCILE, allant vers la maison.

Vraiment, c'est affreux !  
Et ce procédé m'étonne ;  
Ah ! chez moi je veux  
Qu'on ne refuse personne

(S'avançant vers Louise.)

Sèche tes pleurs, jeune orphelin,  
Sèche tes pleurs, ô pauvre mère!  
Le ciel voit ta douleur amère,  
Il doit la soulager enfin.  
Par sa bonté noble et touchante, etc.

LOUISE.

Ensemble.

Jour de douleur, cruel destin!  
Pour une malheureuse mère,  
Hélas! quelle douleur amère!  
La verrai-je finir enfin?  
Par sa bonté noble et touchante,  
Hélas! l'un et l'autre m'enchanté:  
Puisse, par son pouvoir divin,  
Le ciel embellir leur destin!

RAYMOND.

Vous paraissez souffrante, Madame.

LOUISE.

La fatigue d'un long voyage, ... une situation inaccoutumée.

CÉCILE.

Allez-vous encore bien loin?

LOUISE.

Je l'ignore; ... ce village renferme ma dernière espérance, et si cette espérance est trompée, il faudra bien marcher encore.

CÉCILE.

Ce village! ... y connaissez-vous quelqu'un?

LOUISE.

Oui; mais peut-être, hélas! refusera-t-on de me reconnaître.

RAYMOND.

Cela est impossible, Madame; ... malgré le malheur qui vous environne, on distingue dans vos traits et dans votre langage...

LOUISE.

Ah! du moins, je n'ai pas mérité mon malheur: ... fille d'un négociant recommandable, qui sacrifie toute sa fortune à son devoir, ... j'avais perdu, jeune encore, tous mes

parens, et, maîtresse absolue de mes volontés, j'avais donné mon cœur et ma main à un jeune homme qui étudiait en droit à Paris;... mais, crédule et sans expérience, j'ignorais que j'exposais mon époux au courroux de sa famille.

CÉCILE.

Qu'entends-je !

LOUISE.

En apprenant que j'étais sans bien, son père lui défendit de paraître devant lui;... il le déshérita;... et, pour remplir des engagements sacrés, pour nourrir sa femme et son fils, mon mari, ... mon mari se fit soldat, comme remplaçant d'un jeune avocat que le sort appelait sous les drapeaux.

RAYMOND.

Grand Dieu !

LOUISE.

Ce fut ainsi que, dans la dernière campagne, ... affreux souvenir !...

*Air : Le choix que fait tout le village.*

C'était le jour d'une victoire,  
L'ennemi fuyait devant nous;  
Soudain, dans les champs de la gloire  
Je vois tomber mon malheureux époux.  
« Je meurs, dit-il; mais notre roi, ma chère,  
» Ne vous abandonnera pas.  
» Si ton malheur ne peut fléchir mon père,  
» Cours t'adresser au père des soldats. »

CÉCILE.

Se pourrait-il, ... cette infortunée !...

(*On entend la ritournelle du chœur des conviés amenés par Duremont.*)

## SCÈNE X.

Les Mêmes; SYLVESTRE, sortant de la maison, la plume derrière l'oreille.

SYLVESTRE.

Qu'est-ce donc que cela ?... Eh, c'est M. Duremont avec ses amis.

LOUISE.

M. Duremont !... le père de mon époux !... où me cacher !...

CÉCILE, *à part.*

C'est Louise, c'est ma sœur !

RAYMOND

Quoi, Madame ! vous seriez. .. Ah ! venez, venez ; évitez d'abord les yeux de votre père.

*(Il l'entraîne dans l'auberge.)*

CÉCILE.

M. Sylvestre !... *(Elle lui parle à l'oreille.)*

SYLVESTRE.

Quoi !... pour cette femme !

CÉCILE.

Cette femme est ma sœur, Monsieur ;... obéissez et ne répliquez pas. *(Elle entre dans l'auberge.)*

SYLVESTRE.

De tout mon cœur... Voilà de ces événemens !...

*(Il entre dans la maison de Duremont.)*

## SCÈNE XI.

DUREMONT et ses AMIS.

CHŒUR.

*Air : Gaité, douce folie.*

Par un doux mariage ,  
Quand Cécile s'engage ,  
On nous voit accourir  
Pour chercher le plaisir.

DUREMONT.

Oui, mes amis, nous aurons un petit bal pour célébrer l'arrivée de mon gendre ;... je vous garde toute la soirée... Entrez, entrez chez moi ; Cécile vous attend... *(Tandis qu'ils entrent chez lui.)* Ah ! l'on a voulu me faire passer pour un homme dur, avare, égoïste ;... j'espère que ce jour prouvera le contraire.

*(Au moment où il va rentrer, Sylvestre sort en courant ;... il le heurte avec un carton qu'il porte.)*

## SCÈNE XII.

DUREMONT, SYLVESTRE.

DUREMONT.

Peste soit du butor !

SYLVESTRE.

Tiens, vous étiez là, patron ?

DUREMONT.

Où veux-tu que je sois, niais ?

SYLVESTRE.

Moi !... où vous voudrez ;... mais si vous aviez été ailleurs, vous n'auriez pas rencontré ce carton... Est-ce que je vous ai fait du mal ?

DUREMONT.

Ce n'est rien... Où vas-tu porter cela ?

SYLVESTRE.

A l'auberge.

DUREMONT.

Et pourquoi faire ?

SYLVESTRE.

C'est mademoiselle Cécile qui me l'a ordonné.

DUREMONT.

Cécile !... et que renferme ce carton ?

SYLVESTRE.

C'est un secret.

DUREMONT.

Un secret pour moi !

SYLVESTRE.

Rien que pour vous... D'ailleurs, qu'est-ce que vous avez besoin de savoir que ça renferme des vêtemens de femme ?

DUREMONT.

Des vêtemens de femme !... et pour qui ?

SYLVESTRE.

C'est encore un secret.

DUREMONT.

Encore !... Ah ! je prétends...

SYLVESTRE.

Eh bien ! là, quand je vous dirai que c'est pour votre belle-fille qui vient d'arriver de l'armée.

DUREMONT.

Ma belle-fille !

SYLVESTRE.

La femme de votre fils, avec son enfant, ... et dans un équipage ; ... ah ! quel équipage !

DUREMONT.

Ma belle-fille !... (*A part.*) Ah ! quelle nouvelle !... le jour d'un mariage... (*Haut.*) Où est Cécile ?

SYLVESTRE.

A l'auberge, avec sa sœur.

DUREMONT, *avec humeur.*

Sa sœur !... sa sœur !... Cécile n'a point de sœur... Son prétendu est-il arrivé ?

SYLVESTRE.

Depuis ce matin.

DUREMONT.

Et où est-il ?

SYLVESTRE.

A l'auberge !... et, avec votre permission, je me rends à l'auberge .. Oh ! Dieu ! comme on y déjeune !

*(Il entre dans l'auberge.)*

## SCENE XIII.

DUREMONT, *seul.*

Ma belle-fille dans ce village ! quel fâcheux contre-temps ! mais je ne veux pas la voir ; ... je ne veux pas l'entendre !... Si mon gendre allait croire que je veux rendre à la famille de mon fils les 40,000 francs dont je l'ai déshérité, et que j'ai ajoutés à la dot de Cécile, ... ceci ferait sûrement manquer ce mariage ; ... et, maintenant que je l'ai publié partout... Dans quel embarras je me trouve !

## SCENE XIV.

RAYMOND, DUREMONT,

DUREMONT, à *Raymond qui sort de l'auberge.*

Eh ! arrivez donc, mon ami, arrivez donc !

RAYMOND.

Je suis enchanté de vous revoir, Monsieur, et je vous demande bien pardon de m'être fait attendre ;... mais je suis charmé, avant d'entrer chez vous, de pouvoir vous parler sans témoins.

DUREMONT.

Que voulez-vous me dire ?... parlez... (*A part.*) Pourvu que cette femme...

RAYMOND.

J'ai vu mademoiselle Cécile, Monsieur, et je ne vous cache point que ses charmes ont produit sur moi la plus vive impression. J'étais conduit ici par l'obéissance ;... je sens qu'un sentiment plus doux peut m'y fixer à jamais... Cependant, plus l'hymen que vous avez conclu avec mon oncle, me flatte et m'honore, plus je dois me montrer, par ma franchise, digne de Cécile et de vous.

DUREMONT.

Où voulez-vous en venir ?

RAYMOND.

Permettez-moi, avant tout, de vous adresser une question.

DUREMONT.

Faites, Monsieur ;... mais hâtons-nous, car on nous attend pour signer le contrat.

RAYMOND.

Désirez-vous bien sincèrement de m'avoir pour gendre, Monsieur ?

DUREMONT.

Si je ne le désirais pas, Monsieur, vous aurais-je prié de venir de si loin?... Oui, Monsieur, je le désire; car je connais vos nobles qualités; et, d'ailleurs, quand je voudrais changer d'idée, le pourrais-je maintenant sans danger pour la réputation de ma fille?

RAYMOND.

Il y va de la réputation de mademoiselle Cécile!

DUREMONT.

Mais certainement... Ce mariage n'est-il pas proclamé maintenant dans notre petit endroit?... cela ferait vraiment un joli effet.

RAYMOND.

Ah! Monsieur, vous m'enchantez de me parler ainsi.

DUREMONT.

Pourquoi cela, Monsieur?

RAYMOND.

C'est que je ne serai votre gendre qu'à la condition expresse que la dot de votre fille sera diminuée de quarante mille francs.

DUREMONT.

Comment! .. par exemple, voilà qui est singulier!

RAYMOND.

Et que cette somme sera remise par un acte public à la veuve et aux enfans de votre malheureux fils.

DUREMONT.

Je reste stupéfait. (*A part.*) Maudite femme! sa présence va déranger tous mes projets.

RAYMOND.

Ces infortunés viennent d'arriver dans ce village, privés de tout secours, et repoussés même du toit paternel;.. votre fille seule...

DUREMONT.

En les déshéritant, j'ai fait mon devoir.

RAYMOND.

Je ferai le mien, Monsieur, en refusant de m'enrichir de leurs dépouilles... Voudrais-je entendre dire que je ne suis entré dans votre famille que pour enlever à ces infortunés

l'héritage de leur père?... Non, Monsieur;... et ma délicatesse veut que l'on sache, avant tout, qu'en m'unissant à mademoiselle Cécile ce n'est pas un vil intérêt qui m'a déterminé.

*Air : Muses des bois.*

A cet hymen il m'est doux de prétendre !  
 Avec orgueil, je le répète encor ;  
 Et je ne puis devenir votre gendre ,  
 Car mon honneur m'est plus cher que votre or.  
 Cherchez, Monsieur, au gré de votre attente ;  
 Mais , parmi nous , vous chercheriez en vain  
 Un avocat qui lâchement consente  
 A dépouiller la veuve et l'orphelin.

DUREMONT.

Monsieur, ma volonté sur ce point est irrévocable.

*(En ce moment Sylvestre sort de l'auberge.)*

RAYMOND.

La mienne l'est aussi, Monsieur :... je prendrai votre fille avec quarante mille francs, ou, si sa dot est doublée, l'honneur me forcera de renoncer à sa main.

*(Il rentre dans l'auberge.)*

## SCENE XV.

DUREMONT, SYLVESTRE:

SYLVESTRE.

Il paraît que mademoiselle Cécile est au rabais !... c'est le moment de se mettre sur les rangs.

DUREMONT, *à part.*

Quelle idée ! quelle fausse délicatesse !

SYLVESTRE.

Qu'est-ce que vous avez donc, patron ? vous semblez inquiet... Ah ! je vois ce que c'est :... mon cousin a fait des siennes ; mais il ne faut pas se désoler, ... il y a un moyen d'arranger ça :... qu'est-ce qu'il vous faut ?

DUREMONT.

Il me faut, ... il me faut un gendre.

SYLVESTRE.

Eh bien ! me voici.

DUREMONT.

Vous !

SYLVESTRE.

Mon cousin veut prendre votre fille pour quarante mille francs ;... je la prends pour vingt mille : vous gagnez cent pour cent de la main à la main.

DUREMONT.

Comment, vous aimez ma fille ?

SYLVESTRE.

Tenez, puisque voilà l'occasion, il faut tout vous dire :... le sentiment est entré dans votre étude.

DUREMONT.

Qu'entends-je !

SYLVESTRE.

Le petit Dieu de Cythère s'était tenu caché, jusqu'à ce jour, derrière les rames de papier timbré.

DUREMONT.

Ah ! j'en apprend de belles !... Comment, Monsieur, vous en qui j'avais mis ma confiance, ... vous osez, dans ma maison même...

SYLVESTRE.

Le ciel m'est témoin que je n'ai brûlé que d'un feu honnête ; et que jamais la plume laborieuse du maître Clerc n'a servi la passion secrète et père de l'amant.

DUREMONT.

Et ma fille vous aime ?

SYLVESTRE.

Dam !... les filles des notaires sont sujettes à cela, comme les autres ;... elle m'a donné la préférence sur toute l'étude ;... il est vrai que...

DUREMONT.

Et moi, dont la confiance était extrême... je frémiss !... mais ceci me prouve encore les sentimens honnêtes de ce garçon... Eh ! bien, mon cher Sylvestre, si vous ne me trompez pas, ... si Cécile vous préfère à votre cousin, je vous la donnerai... Faites venir Cécile, ... je ne veux pas

qu'elle reste plus long-temps avec cette femme. (*A part.*)  
Ah ! monsieur Raymond, vous voulez me faire la loi !

SYLVESTRE.

Voici mademoiselle Cécile.

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, CECILE, LOUISE, *sortant de l'auberge.*

CÉCILE.

Mon père, mon bon père ; voici ma sœur.

DUREMONT.

C'est inutile, ... je ne veux point la voir, ... je ne veux rien entendre ; ... Cécile, suivez-moi.

(*Il rentre dans sa maison.*)

LOUISE.

Air : *D'Arondel.*

Pauvre soldat, mort aux champs de l'honneur ;  
Quand tu reçus l'atteinte meurtrière,  
Un seul espoir vint ranimer ton cœur ;  
C'est que ta mort apaiserait ton père ;  
Et vainement tu mourais pour l'État,  
Pauvre soldat !

## SCÈNE XVII.

Les mêmes, RAYMOND, *amenant l'enfant.*

RAYMOND.

Ah ! Madame, combien tant de sévérité m'afflige !

LOUISE.

Toute mon espérance était dans cette lettre de mon époux, .. et cette lettre, ... on refuse même de la lire.

CÉCILE.

Cette lettre doit parler de moi, ... Louise, mon frère m'aimait tant ! ...

LOUISE.

Lisez, Cécile, lisez ;... l'âme de votre frère respire encore dans cet écrit.

CÉCILE *prend la lettre et lit :*

« Mon père, mon respectable père, les Français triomphent, ... mais une balle vient de m'atteindre, et ma dernière pensée se porte vers vous... Mon père, je suis coupable, puisque j'ai rempli vos jours d'amertume !... le ciel m'en punit en me frappant au sein de la victoire... La seule consolation qui me reste, c'est de mourir sur un drapeau que j'ai enlevé dans les rangs ennemis... mais je meurs sans avoir reçu le baiser de pardon :... je meurs sur une terre étrangère, ... loin de vous, loin de Cécile, loin des amis de mon enfance... Louise est là, ... ma Louise, mon père, que vous avez chargée du poids de la malédiction qui pèse sur moi... Ses vertus vous sont inconnues... mais si vous aviez vu son courage, ... elle a tout bravé pour moi, ... la misère, la honte !... elle m'a suivi jusque sur le champ de bataille, ... elle m'a vu triompher, ... elle est là qui me voit mourir. (*S'interrompt.*) Je ne puis poursuivre, ... mes larmes...

RAYMOND, *prenant la lettre avec une vive émotion.*

(*Il lit.*) « C'est à genoux sur le drapeau conquis, et le visage tourné vers la France, que j'étends vers vous mes mains suppliantes, pour solliciter mon pardon, et votre pitié pour les infortunés qui m'entourent, ... et que je vais quitter pour toujours... Mon père ! grâce, grâce pour ma mémoire, pour ma Louise, et pour mes enfans !... Mon père, je vous lègue une fille... ma Cécile, je te laisse une sœur... Adieu tous, adieu ;... gardez le souvenir du pauvre soldat, ... tout doit être pardonné à celui qui meurt pour son Roi, et pour sa patrie. »

CÉCILE, *essuyant ses larmes.*

Mon frère, mon pauvre frère !... Louise, le ciel m'inspire :... donnez-moi cette lettre, ... Viens, Paul, viens avec moi :... il faudra que ton père t'entende, qu'il pardonne à ta mère, ... il y va du bonheur de Cécile. (*A Sylvestre.*) Monsieur Sylvestre.

SYLVESTRE.

Mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Restez avec ma sœur.

SYLVESTRE.

Mais j'ai des affaires, ... l'étude.

CÉCILE.

Restez, je le veux. (*Elle rentre avec Paul.*)

SYLVESTRE.

Cela suffit.

## SCENE XVIII.

RAYMOND, SYLVESTRE, LOUISE.

RAYMOND.

Sylvestre!...

SYLVESTRE.

Mon cousin...

RAYMOND.

Va-t-en.

SYLVESTRE.

Comment, va-t-en!

RAYMOND.

Va-t-en, je le veux.

SYLVESTRE.

Tu le veux;... mais ça ressemble à un ordre, ça, cousin, ... et je n'en reçois de personne ici!... de personne entends-tu?... que du notaire, de sa fille, de mon oncle, du maire, du juge de paix, etc., etc... Va-t-en!... ne semble-t-il pas qu'il n'y a qu'à parler... (*A part.*) Ah! je vais lui dire son fait; moi!... c'est que son déjeuner est déjà loin, ... je ne sais pas s'il le sait.

RAYMOND.

Rentre donc.

SYLVESTRE.

Oui, ... je rentre!... mais si tu allais croire que j'ai peur... (*Il entre dans la maison en murmurant.*)

## SCÈNE XIX.

RAYMOND, LOUISE.

RAYMOND.

Les momens sont précieux, Madame!... parlez,... vous reste-t-il quelqu'espérance de fléchir le père de votre époux?

LOUISE.

Aucune, Monsieur;... et je n'ai plus d'appui sur la terre.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Louise;... il vous reste un appui,... un ami que rien ne pourra vous ravir.

LOUISE.

Un ami!

RAYMOND.

Un homme que la reconnaissance,... que l'honneur, enchaîne à votre destinée.

LOUISE.

Expliquez-vous.

RAYMOND.

Quand votre époux partit pour la guerre, ce fut comme remplaçant du jeune Raymond d'Ambleville.

LOUISE, *étonnée*.

Qui, Monsieur.

RAYMOND.

Et ce Raymond qui a contracté une dette immense envers vous, envers vos enfans! ce Raymond, la cause innocente, mais la cause enfin du coup affreux qui vous a frappée,... ce Raymond,... c'est moi.

LOUISE.

Vous!

RAYMOND.

Moi, Louise, ... et je souffrirais que la veuve, ... que les enfans de celui qui reçut le coup fatal qui m'était destiné, languissent dans la misère et l'abandon!... plutôt mille fois mourir!... Puisque votre famille vous rejette de son

sein, c'est moi qui vous accueillerais;... moi qui veux être votre frère, et vous faire oublier les coups du sort;... qui prétends essuyer vos larmes, élever vos enfans, et vous rendre enfin le repos et le bonheur.

LOUISE.

Mais songez que vous ne me devez rien;... votre engagement fut rempli...

RAYMOND.

Ah! Louise! jamais tous les trésors de la terre peuvent-ils payer le sang d'un homme?... et vos larmes, et la misère qui vous suit, étaient-elles stipulées dans ce fatal contrat? Non, non, je vous dois tout, et pour m'acquitter ne me refusez pas:... c'est l'amitié d'un frère que je vous offre Louise!... et c'est au nom de vos enfans que je vous demande de l'accepter.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Votre époux fut mon remplaçant  
 Sous les drapeaux de la patrie ;  
 A l'État je devais ma vie.  
 Paul a pour moi donné son sang,  
 Je veux être reconnaissant.  
 Ses soins, sa tendresse empressée  
 Vous rendraient le sort moins pesant,  
 Et si votre cœur y consent,...  
 Dans sa famille délaissée  
 Je deviendrai son remplaçant.

LOUISE.

Ah! Monsieur, comment vous répondre?... Mon cœur oppressé... (*On entend une grande rumeur dans la maison*).  
 Mais qu'entends-je?

## SCÈNE XX.

Les mêmes, SYLVESTRE, *les yeux tout rouges et le mouchoir à la main.*

SYLVESTRE,

Ah! cousin,... cousin,... prépare ton eau de cologne.

RAYMOND.

Qu'est-ce donc ?

SYLVESTRE.

C'est qu'il va y avoir des évanouissemens : c'est sur !...  
M. Duremont a écouté la lettre de son fils ;... c'est M<sup>lle</sup>. Cécile qui l'a lue.

LOUISE.

Eh bien !...

SYLVESTRE.

Ah ! comme elle l'a lue !... L'accent, la ponctuation, ...  
tout y était... Aussi, la lettre a fait sur le patron l'effet  
d'un acte notarié... Je n'aurais jamais cru que la gloire et  
la nature avaient tant d'empire sur un notaire.

DUREMONT, dans la maison.

Où est-elle ?... où est-elle ?... Louise, ma Fille,

LOUISE, à genoux.

Ah ! mon Dieu !

RAYMOND, la soutenant.

Du courage, Louise.

## SCÈNE XXI et dernière.

Les mêmes, DUREMONT accourant, tenant Paul dans ses  
bras, et la lettre à la main. CÉCILE, AMIS et CONVIVES,  
entrant en désordre.

DUREMONT, pressant Louise sur son cœur.

Ma Fille, mes enfans !

CHOEUR.

Air : *Du Duc d'Aquitaine.*

O doux instans !

En ce beau jour tout s'oublie ;

O doux instans !

Heureux embrassemens !

DUREMONT.

Plus de tourmens,

Soyez ma fille chérie ;

Plus de tourmens

Pour vous et vos enfans.

LOUISE.

Ah ! c'est pour eux  
Que je vous remercie ;  
Ils sont heureux ,  
Le ciel comble mes vœux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O doux instans , etc.

DUREMONT.

Monsieur Raymond, vous êtes un brave jeune homme ;... je suis pénétré d'estime et d'affection pour vos nobles qualités... J'ai interrogé ma fille sur ses sentimens, et je suis trop heureux de vous annoncer que son cœur suivra sans effort le don de sa main.

RAYMOND.

Qu'entends-je ! je serais assez heureux...

CÉCILE.

Je n'oublierai jamais notre première entrevue.

LOUISE.

Sa générosité, Cécile, est un garant de ton bonheur.

CÉCILE.

Chère Louise ! je me trouve déjà heureuse d'obéir à mon père.

RAYMOND.

Ah ! Cécile !

SYLVESTRE.

Ah ça !... mais je ne reviens pas de tout ce que j'entends, moi !.... comment, mademoiselle Cécile, vous épousez mon cousin tout de bon ?

CÉCILE.

Vous m'avez, ce matin, tant vanté ses qualités.

SYLVESTRE.

Ah ! oui, ce matin, après le déjeuner, n'est-ce pas ?... mais vous m'aviez ordonné de lui défendre d'aspirer à votre main.

CÉCILE.

Il est vrai ;... mais à présent je la lui donne :... j'ai changé d'idée.

SYLVESTRE.

Ah! vous avez changé :... toujours comme à Paris.

DUREMONT.

Allons, terminons tous ces débats..... Louise, Paul, soyez désormais mes enfans : il est si doux de pardonner!

CÉCILE.

*Air nouveau d'Heudier.*

Vainement contre un fils qu'il aime,  
Un tendre père veut sévir;  
Toujours de sa rigueur extrême  
Il est le premier à souffrir.  
En vain, pour être inexorable,  
Il veut écouter la raison :  
Le bon père et le fils coupable  
Ont tous deux besoin de pardon.

RAYMOND.

De nos Bayards la renommée  
Brille d'un éclat mérité;  
On vit toujours dans notre armée  
Et la gloire et l'humanité.  
Oui, de nos héros si l'histoire  
Avec amour garde le nom :  
C'est que de leur char de victoire  
Ils font descendre le pardon.

DUREMONT.

Le nouveau règne qui commence  
Nous promet des jours glorieux;  
Le bon Roi que chérit la France,  
A les vertus de ses aïeux.  
Il tend la main à tout le monde  
Avec un royal abandon,  
Et chacun y puise à la ronde  
La récompense ou le pardon.

SYLVESTRE.

A Paris j'eus maintes disputes  
Avec des gaillards très-experts;  
Heureusement toutes ces luttes  
Finaisaient par quatre couverts.

Mais fort en tierce comme en quarte,  
 Je ne soldais point le garçon;  
 Demander à payer la carte,  
 C'est presque demander pardon.

LOUISE, *au public.*

Un soldat mort pour sa patrie,  
 Messieurs, doit vous intéresser;  
 Ah! que sa veuve, je vous prie,  
 Puisse dans ces lieux se fixer:  
 Hélas! c'est en vain qu'elle espère  
 Éviter un triste abandon,  
 Si toutes les mains du parterre  
 Ne daignent signer son pardon.

FIN.

---

IMPRIMERIE DE SÉTIER,  
 COUR DES FONTAINES, N.° 7, A PARIS.